

PARIS DE L'ANNÉE 1905
N° 1. 1000. 1000. 1000.
PUBLISSEUR: M. G. L. 1000. 1000. 1000.
DIRECTEUR: M. G. L. 1000. 1000. 1000.
Les abonnements: en France 10 francs par an.

LES NUMÉROS



CINQ CENTES

PARIS DE L'ANNÉE 1905
N° 1. 1000. 1000. 1000.
PUBLISSEUR: M. G. L. 1000. 1000. 1000.
DIRECTEUR: M. G. L. 1000. 1000. 1000.
Les abonnements: en France 10 francs par an.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCS

SCIENCES ARTS

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 7 AVRIL 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS FREE PUBLISHER
INCORPORATED.

MAISON: 233 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans,
as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENTES ET LOUAGES, ETC., ON SE SOULEVE AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES CONDITIONS.

AUTOUR —DU— PANTHEON.

M. Georges Cain, l'éminent conservateur du musée Carnavalet, veut bien donner au "Figaro" une série de "Promenades dans Paris" dont il connaît à fond, avec une érudition pittoresque et documentée, le passé et l'histoire.

Les pierres parlent, mais si tout le monde peut les écouter, peu savent les entendre. Nul n'était mieux qualifié pour recueillir leurs confidences que M. Georges Cain. Nos lecteurs verront combien les axes qu'elles lui ont faits sont passionnants et variés, et ils le suivront dans ses promenades, nous en sommes certains, avec autant d'intérêt que de curiosité.

Un des gros chagrins des Parisiennes fut toujours de ne pas connaître Paris: de là des regrets charmants, d'exquises lamentations. "Oh! monsieur, que je voudrais avoir vu la Bièvre!... Il y a, paraît-il, encore d'étonnantes hôtels dans la Marne?... Qu'est-ce donc que le rue Geoffroy-Saint-Hilaire?... et l'hôtel de Clugny?... le séculier d'ignorer tout cela, mais que faire avec les visites, et les maudites courtoiseries, et les modestes, et Ritz, et Rumpel... et mon tour?" Ces plaintes se terminent souvent par la résolution de monter aux premiers matins de printemps dans les breaks de l'agence Cook et de visiter Paris comme de simples étrangers.

Je songeais à ces aimables cuticules par une tiède journée de la dernière semaine, alors qu'une sorte de buée mauve estompait Paris, et tandis qu'une bande d'Anglais s'appretait à envahir le Panthéon le barman qui leur servait de guide bredouilla quelques mots explicatifs: "Soufflot... 1791... Voltaire... Marat... Victor Hugo..." et le cortège défilait s'engouffrant à grands pas dans la solennité du monument; et je pensais combien il serait amusant de remplacer ce monsieur débitant des lieux communs et de faire aimablement les honneurs de ces vieux quartiers, pleins de souvenirs, aux jolies parisiennes qui se plaignaient si fort d'ignorer l'histoire de ce Paris dont elles sont le charme.

Évitant soigneusement l'histoire trop connue du Panthéon—Clovis, sainte Geneviève, l'invasion normande, les moines ligériens—on leur raconterait en trois mots Louis XV malade à Metz, tremblant de mourir, ordonnant à la suite d'un vœu le relèvement de l'antique église dédiée à la patronne de Paris et affectant aux travaux de reconstruction une partie de l'argent provenant des loteries!—Les plans de Soufflot sont adoptés, la butte se couvre d'échafaudages et les Parisiens s'enthousiasment pour ce superbe et majestueux monument qui modifie l'antique silhouette de leur cité, mais des tassements, des lézards se produisent et l'admiration se change en une folle terreur—Des bruits sinistres circulent: "L'édifice va s'effondrer, entraînant dans sa chute tout le vieux quartier de la Sorbonne."—On châte les murs, on construit des remblais, Paris respire enfin, mais le malheureux Soufflot, désespéré, meurt de chagrin en 1788 sans pouvoir achever son œuvre, ce qui n'empêche pas l'Assemblée constituante de désaffecter l'église et, en 1791, de la consacrer au culte des grands hommes.

Le décret avait été pris à la suite de la mort de Mirabeau le 4 avril, Paris fit au grand tribu-

les funérailles splendides. Ce fut à la lueur des torches funèbres que l'immense et gémissant cortège parvint au "Panthéon français", c'était le nom nouveau de la basilique. Le premier de tous, Mirabeau y fut donc inhumé, momentanément toutefois, car moins de trois ans plus tard, sur un rapport de Joseph Chénier la Convention, "considérant qu'il n'y a pas de grand homme sans vertu, décrète que le corps de Mirabeau sera retiré du Panthéon et que celui de Marat y sera transféré"; l'inexorable sentence fut exécutée strictement, froidement pendant la nuit, et ce qui reste de Mirabeau est enfoui, dans quelque coin inconnu du tragique cimetière de Clamart, où furent jetés les corps des massacrés de Septembre.

Marat, son vertueux remplaçant, fut à son tour magnifié, puis, trois mois plus tard, "dépanthéonisé" et jeté vraisemblablement dans la fosse commune du petit cimetière de Saint-Etienne du Mont.

Voltaire et Rousseau avaient connu, eux aussi, les honneurs du triomphe. Le corps de Voltaire, amené de l'abbaye de Scellières, avait passé la nuit du 21 juillet sur le remplacement de la Bastille démolie.

Le lendemain matin, dès huit heures, un char monumental, traîné par douze chevaux, s'ébranla vers le Panthéon. L'itinéraire comprenait les boulevards, la rue Royale, la place Louis XV, les quais et la rue Saint-Jacques. La première halte se fit devant l'Opéra (à la place qu'occupe actuellement le théâtre de la Porte-Saint-Martin), où des hymnes furent chantés, la seconde, quai des Tuileries (aujourd'hui quai Voltaire), devant la maison de M. de Villette, où le grand homme était mort.

Là, cinquante jeunes filles costumées par David entourèrent le char funéraire, ombragé par le drapeau défilé de la Bastille: les filles, la veuve de l'infortuné Calas et les artistes de la Comédie-Française, en costumes de scène, se joignirent à elles. C'était admirable et l'on avait tout prévu... sauf le temps, car c'est alors qu'un orage effroyable s'abatit sur Paris: Osman n'a que le temps d'abriter Mirabeau et Jockate sous un parapluie; Brutus, Lusinign, Zaire et Ninine s'empilent dans un fiacre; les cinquante vierges, crochées jusqu'à l'échine, le péplum relevé, des mouchoirs enroulés autour du cou, suivent dans la boue sous des trombes d'eau; l'effigie mortuaire se décolore à vue d'œil, les toges des sculpteurs ne nous pendaient lamentablement sous l'averse qui ne cessait pas—et c'est ainsi que le 12 juillet 1791 Voltaire entra au Panthéon!

Rousseau l'y suivit aux aimables accents du "Devin de village" et son triomphe fut également magnifique.

Plus tard, Napoléon Ier peupla les caveaux du Panthéon avec les mânes de vagues sénateurs, auxquels on joint quelques artistes, quelques généraux, quelques amiraux.

Les gouvernements qui se succèdent baptisent, débaptisent et rebaptisent le Panthéon, voué définitivement aujourd'hui au culte de nos gloires nationales. C'est là que le 1er juin 1835, par un radieux soleil, le corps de Victor Hugo, qu'escortait Paris tout entier, fut amené dans l'humide corbillard des pauvres, de l'Arc de triomphe voilé de crépuscule, sous lequel il avait passé une nuit d'apothéose, veillé par les poètes, éclairé par la lueur des torches tenues en main par d'immobiles cavaliers.

Mais, après l'histoire du monument, qu'il serait amusant de raconter les faits héroïques ou sinistres qui se passèrent sous son ombre, de dire: C'est ici même, exactement à la place qu'occupe ce pavé, dans le prolongement de la rue Valette, que le 9 mars 1804, à sept heures du soir, déguisé en fort de la Halle, Georges Cadoudal sauta dans le cabriolet portant le numéro 53, que conduisait Leridant, son complice, et qui l'attendait au débouché de la rue des Sept-Voies, entre les palissades du chantier du Panthéon et les vieux murs du collège Montaigu! Depuis près d'un mois l'habile conspirateur, l'audacieux adversaire de Bonaparte se ca-

chait chez une fruitière de la montagne Sainte-Genève; mais sa piste avait été éventée: traqué par toute la police, Georges sentait se resserrer autour de son asile les mailles du filet tendu par Réal. Il fallait fuir à tout prix et gagner la cache suprême préparée rue du Four-Saint-Germain, chez Caron, le parfumeur royaliste. Au moment où Georges enjambait le marchepied, trois agents embusqués se précipitèrent sur lui et tentent en vain de le saisir. Aidé de deux amis, Georges s'en débarrasse... et le cheval part comme une flèche par la rue Saint-Etienne des Grecs. Mais un policier, Canolle, n'a pas lâché prise; cramponné aux ressorts d'arrière, il se laisse emporter dans cette course furieuse en pleine nuit, au milieu des cris, des appels, des coups de fouet. Au détour de la rue de l'Observance, tout près de l'Observance, Georges saute à terre pour fuir par les petites rues avoisinant l'École de médecine. Canolle bondit sur lui; un second policier vient à son aide. Georges se étend par terre: le coup de pistolet mais il est lui-même saisi, garrotté, jeté en prison, et bientôt exécuté.

Que puis-je par le long des hauts murs du Panthéon—et devant nous se creusait l'engouffrement de la rue Montagne Sainte-Genève avec sa double ligne de maisons troïstes, bossuées, hors d'aplomb, où sous les porches d'anciens hôtels s'abritent mille petits métiers populaires.

Dernière nous c'est la charmante façade de Saint-Etienne du Mont.—C'est là que le 31 janvier 1857, à trois heures de l'après-midi, le premier jour de la neuvième de sainte Geneviève, des cris horribles retentirent: "Monseigneur vient d'être assassiné!" et bientôt les agents entraînaient sur la place un homme pâle, vêtu de noir, les mains rouges de sang. C'était Verger, piétre interdit, qui venait de planter son couteau dans le cœur de Mgr Sibour, archevêque de Paris.

Pêtrons dans l'église qui vit s'accomplir ce crime, admirons l'élegant jubé qu'édifia Pierre Biard en 1609, saisons la chaise où repose ce qui reste des reliques de sainte Geneviève, brûlées pendant la Révolution en place de Grève. Le député Payau eut la délicate pensée d'envoyer au Pape le compte rendu de cette belle cérémonie. Entrons dans l'élegant cloître du seizième siècle contigu à l'église et qu'éclairait de merveilleux vitraux, chefs-d'œuvre de Pinaigrier; puis sortons par la rue Clovis et, en longeant la façade gothique de l'ancien séminaire des Génovéfains qui sous la Révolution fut un club où Babeuf prêcha sa doctrine, gagnons la rue d'Ulm: une plaque de marbre noir y rappelle que ce fut là, dans un misérable logement transféré en laboratoire, que le grand Pasteur commença ses immortels travaux; mais n'abandonnons pas ce vieux quartier Latin, où nous reviendrons bientôt sans faire un détour par la rue Lhomond pour aller voir une des maisons les plus ignorées du vieux Paris.

La façade grise qui s'ouvre au numéro 29 étonnerait plutôt les visiteurs; mais saluez cependant: une clef tourne lentement dans la serrure, la vieille porte tourne sur ses gonds et une souriante et douce figure apparaît: une Smur en petit bonnet plissé; vous entrez dans le vestibule voilé, conduisant à une petite cour aux pavés mous, vous vous retournez, et alors c'est un enchantement: une flore de pierres surgit, un bijou d'art du dix-huitième siècle, c'est l'hôtel Saint-Aure.

La Dubarry posa ses blanches mains sur les jolis fers forgés de ce délicieux balcon, car elle habita dans sa prime jeunesse—bien malgré elle et par mesure administrative—ce chaumais et aimable logis où de pieuses femmes aujourd'hui passent une vie de prière et de charité; elles vaquent sans bruit à leurs coutumières occupations, circulent à pas menus et semblent parfaitement ignorer la présence du réveur qui vient s'emplier les yeux de cette étrange vision.

C'est un monsieur dans l'architecture, à murmuré la Sœur supérieure.

l'air en apporte l'écho assourdi, on entend s'égrener les carillons des horloges, on perçoit des rires d'enfants... et le Panthéon profile son imposante silhouette violacée sur les nuages roses du couchant.

Le crépuscule tombe, étendant ses ombres douces, vagues, imprécises sur ce décor de rêve... C'est l'heure exquise des évocations....

Décidément les jolies Parisiennes avaient raison: c'est désolant de ne pas connaître Paris!

GEORGES CAIN.

DÉPÊCHES Télégraphiques

NOUVELLES Américaines

ET Etrangères.

RENCONTRE

Deux Souverains.

Naples, 6 avril.—Le roi Victor Emmanuel est arrivé de Rome aujourd'hui pour rencontrer l'empereur Guillaume.

Il était accompagné du ministre des affaires étrangères Tittoni et du ministre de la marine Mirabello.

Le port présentait un spectacle magnifique. Le yacht impérial Hohenzollern était entouré d'une escadre italienne et des milliers de spectateurs se pressaient sur le quai, sur les bateaux à vapeur et dans de petites embarcations. Le bâtiment royal s'est approché du yacht impérial Hohenzollern au milieu du bruit du canon et des acclamations des marins italiens et allemands.

L'empereur Guillaume a reçu le visiteur royal à l'avant du navire; leurs majestés se sont très cordialement embrassés.

L'empereur a serré la main des ministres italiens qu'il connaissait, et les souverains ont procédé aux présentations des membres de leurs suites respectives.

Un lunch a été servi ensuite à bord du Hohenzollern.

Il est rapporté que l'empereur Guillaume et le roi Victor Emmanuel se sont longuement entretenus de la chambre d'agriculture internationale dont le plan a été conçu par le roi d'Italie qui a été félicité à cet effet par tous les chefs d'état de l'Europe, à l'exception de l'empereur Guillaume.

Le vice-consul général italien à New-York.

Rome, 6 avril.—Senor Brunialto a interpellé le gouvernement à la Chambre des députés aujourd'hui, au sujet du délai apporté dans le remplacement du consul-général Italien à New-York.

Le sous-secrétaire des affaires étrangères Fusinato a répondu que le gouvernement ne considérait pas la nomination d'un consul-général à ce poste urgent parce que le vice-consul Toste remplissait bien ses fonctions, mais que néanmoins un consul-général serait bientôt nommé.

Prêts d'argent sur hypothèque. S'adresser à Middleton & Capdevielle, 731 rue Gravier.

Arrivée du roi d'Angleterre à Paris.

La rencontre d'Edouard VII et du président Loubet a été des plus cordiales.

La population de Calais accourue au débarcadère a fait une ovation au souverain.

La question marocaine soulève un vif intérêt en France et en Angl terre.



EDOUARD VII.

Londres, 6 avril.—Le roi Edouard est parti ce matin pour Marseille où il va rejoindre la reine Alexandra. En passant à Paris Edouard VII aura une entrevue avec le président Loubet. Le marquis de Salisbury l'accompagne le roi.

On ne croit pas à Londres que cette entrevue ait une signification politique et qu'elle puisse être le préliminaire d'une alliance franco-anglaise comme le bruit en a couru dans certains milieux du continent.

Cependant, comme elle suit un actif échange de vues entre Londres et Paris, on espère qu'elle tendra à apaiser quelques controverses internationales.

Quoique le voyage d'Edouard dans la Méditerranée eût été résolu depuis quelque temps, les arrangements pour une entrevue avec le président Loubet n'ont été fixés qu'après la visite de Guillaume à Tanger.

Cette entrevue semble donc être en quelque sorte une réponse à ceux qui représentent l'incident de Tanger comme la réplique de l'Allemagne à l'entente franco-anglaise relative au Maroc.

Il est certain que l'entrevue du roi Edouard et de M. Loubet servira à resserrer les liens qui unissent l'Angleterre et la France.

Le comte Percy, sous-secrétaire des affaires étrangères interpellé aujourd'hui à la Chambre des Communes a répondu que l'entente franco-anglaise du 1er avril 1901 n'avait jamais été communiquée à l'Allemagne.

Le comte Percy a ajouté que le Sultan du Maroc n'était pas compris dans la déclaration anglo-française qui était une entente indépendante entre l'Angleterre et la France pour agir au mieux de leur intérêts respectifs au Maroc.

Sur une demande qui lui fut posée à l'effet de savoir si le traité conclu entre le Maroc et l'Allemagne donnait à cette dernière puissance des droits et des privilèges commerciaux spéciaux le comte Percy a répondu que le

traité Allemand-Marocain conclu en 1856 était analogue au traité Anglo-Marocain conclu en 1856.

Paris, 6 avril.—L'entrevue du roi Edouard et du président Loubet soulève un intérêt considérable à Paris, vu l'extrême tension qui en est arrivée la question marocaine. Le roi doit arriver à Calais à 1 heure 45 de l'après-midi. Il est attendu à Paris à 6 heures 40. L'entrevue durera à peu près deux heures. En dédit de la réserve gardée par les milieux

officiels la presse et la presse attachant à cette entrevue une importance considérable. Le peuple l'attend être comme la réponse de la France aux paroles de Guillaume II.

Le rapport de Berlin annonçant que l'Allemagne a l'intention de réunir un congrès international pour étudier la question marocaine excite une surprise et une indignation considérables dans les milieux officiels français. On fait remarquer que le congrès de Madrid de 1880 définit entièrement les relations internationales entre le Maroc et l'appel de l'Allemagne en vue d'un nouveau congrès sera considéré comme une nouvelle preuve de mauvais vouloir.

Les autorités françaises ont pris note de ce qu'elles considèrent comme un effort apparent de la part de l'Allemagne pour assurer la coopération des Etats Unis dans la question marocaine.

On est persuadé à Paris que les Etats-Unis ne prendront pas une part active à la controverse.

Calais, France, 6 avril.—Le vapeur "Queen", portant le roi Edouard et sa suite, est arrivé à Calais cet après-midi. Le temps était magnifique. Le roi a été reçu au débarcadère par les fonctionnaires municipaux de Calais et par le consul anglais.

La foule assemblée sur les quais a fait une ovation au souverain. Edouard VII a remercié le maire de Calais pour la chaude réception qui lui était accordée.

Après avoir pris un léger repas au buffet de la gare le roi d'Angleterre a pris le train pour Paris.

Paris, 6 avril.—Le roi Edouard, accompagné du président Loubet qui avait rejoint le train royal à Pierrefitte, est arrivé à Paris à 6 heures 40. L'entrevue du roi d'Angleterre et du président Loubet a été des plus cordiales.

Les victimes du tremblement de terre.

Lahore, Inde, 6 avril.—Le bruit court ici que 80 pour cent des habitants de Dharmala, la station à 95 miles au nord-ouest de Simla, ont péri durant le récent tremblement de terre. Le gouvernement a expédié de Lahore des tentes, des vivres, des couvertures, des médecins, des gardes-malades, etc. pour les victimes de Dharmala.

On rapporte que la demeure du vice-roi à Simla a été avariée ainsi que les bureaux publics.

Le tremblement de terre a été violemment ressenti à Kasulii, mais il n'y a pas eu de perte de vies, et l'Institut Pasteur a échappé à la destruction.

Une seconde secousse à Simla, mardi soir, a causé une telle panique que tous les habitants ont abandonné leurs résidences et ont passé la nuit en plein air.



LE PRESIDENT LOUBET.